

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 42/1951 (1951)

Artikel: L'enseignement de la littérature contemporaine à la classe de maturité
Autor: Dutoit, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'enseignement de la littérature contemporaine à la classe de maturité

Récemment, un homme cultivé, érudit, n'ignorant rien de la philosophie, des sciences et de beaucoup d'autres choses, grand liseur et admirateur de Victor Hugo, me disait au sujet d'un essai que j'avais consacré au poète contemporain René Char et à son dernier livre, *A une sérénité crispée* : « C'est bien que vous alliez ainsi à la découverte des nouveaux poètes, des nouveaux romanciers. Pour moi, je me contente des auteurs déjà classés et sur la valeur desquels s'est établi une sorte de « consensus ». Ainsi je ne risque pas de m'égarer. » Si ce savant, cet humaniste enseignait la littérature à des candidats à la maturité, il se sentirait à l'aise parmi les classiques, les romantiques, les parnassiens, les symbolistes. Au-delà de 1900 et parvenu aux contemporains, il éprouverait un sentiment d'insécurité. Il y rencontrerait des « gloires » sans doute, mais Dieu sait si les critiques adressées par Benda à Gide, à Claudel, à Valéry ne l'inquiéteraient pas au point qu'il renoncerait à parler à ses élèves de ces écrivains dont la statue, dans le Jardin des Lettres, peut encore être ébranlée.

Qu'il importe par-dessus tout, dans l'enseignement secondaire, de livrer des valeurs reconnues, de faire connaître les chefs-d'œuvre incontestés, personne n'en doute. On n'a déjà que trop peu de temps à consacrer à l'étude des maîtres. L'exploration méthodique de la littérature qui « se fait » reste et doit rester la tâche réservée du maître d'Université. Celui-ci est un spécialiste. Il forme des étudiants qui eux-mêmes se spécialisent : ils deviendront à leur tour des professeurs de lettres, des historiens de la littérature, des critiques de profession. La littérature, à l'Université, s'enseigne comme une science. Elle réclame un esprit de recherche, une volonté de découverte. Hypothèse, conjecture y ont leur part, comme

dans toute science. Tandis que le professeur de lycée ne vise, dans son cours de littérature, qu'à contribuer pour sa part à la culture générale de ses élèves. De ces futurs médecins, futurs juristes, futurs ingénieurs, il considère que c'est déjà une tâche magnifique de faire, non pas des hommes de lettres, mais simplement des lettrés. Sans doute exige-t-il d'eux, aux examens de maturité, qu'ils ne bronchent pas sur la date des *Méditations* ; il leur demande de définir les correspondances baudelairiennes, d'énoncer les principes du roman expérimental ; il réclame de leur part un minimum de science. Mais il ne les estime vraiment dignes de recevoir leur diplôme de maturité que si, leur ayant mis sous les yeux le portrait de Gobseck, il obtient qu'ils en fassent une lecture bien articulée, sans achopper nulle part, et une interprétation qui soit, non pas une simple paraphrase, mais une véritable élucidation. Comment Balzac rivalise-t-il avec l'art du peintre ? Comment le dépasse-t-il ? Comment, grâce à ses dons d'observation et d'intuition, parvient-il à créer un type ? Si le candidat, exercé, entraîné pourtant par son maître au cours de nombreuses interprétations de textes à cette forme de lecture intelligente, est incapable de « réagir » devant son Gobseck, c'est le signe qu'il n'a pas développé en lui la sensibilité esthétique et que ses études de lettres ne lui ont rien apporté d'autre que quelques notions d'histoire littéraire, qu'il aura d'ailleurs bien vite oubliées.

Le but poursuivi par le professeur de littérature au cours de la dernière année de collège est donc le même que poursuivaient les maîtres de rhétorique, d'humanités : former le goût de ses élèves, développer leur sensibilité esthétique, éduquer leur admiration, en somme, faire d'eux ces lecteurs intelligents et sensibles dont la lecture, selon le vœu de Péguy, devient comme le couronnement d'une œuvre. Pour être plus précis, un bachelier ne me semble digne de son laurier que s'il lit par exemple *Adrienne Mesurat* non plus pour l'émotion que lui donne une aventure habilement agencée, — à ce compte les romans policiers ébranleront plus sûrement ses nerfs, — mais pour le plaisir délicat que procure une œuvre d'art. S'il en était encore à considérer de grands romans simplement comme des histoires, il n'aurait pas dépassé intellectuellement le stade de l'enfance et il n'aurait qu'à se fournir à la devanture des kiosques et à rechercher les titres les plus mystérieux et les plus sombres. Mais encore faut-il, pour goûter une œuvre d'art comme telle, que le lecteur soit capable d'y reconnaître

un certain style, une certaine vision du monde. Il faut qu'il lie l'œuvre à l'auteur, aux autres œuvres de l'auteur, aux œuvres des autres auteurs. Pas d'admiration justifiée qui ne s'accompagne de quelque comparaison. Comment goûter le style de Julien Green si l'on ne s'est aperçu qu'il y a un style de Maurois, un style de Duhamel, un style de Mauriac ?

Mais voilà : j'emprunte tous mes exemples à la littérature contemporaine. C'est que je pose en principe que la tâche du professeur de littérature dans la classe de maturité, sa belle tâche est de procurer des lecteurs intelligents aux écrivains de notre temps : aux romanciers, aux poètes, aux essayistes, et par surcroît, — non, en même temps, car cela ne fait qu'un ! — des spectateurs avertis aux dramaturges qui seront joués l'année prochaine, en 1952, sur la scène du Marigny, de l'Atelier ou de l'Hébertot. Dans l'enseignement de la littérature — soit dit entre parenthèses — passé le XVII^e siècle, on néglige généralement trop le théâtre. Ainsi, dans les *Textes français IV*, édition Payot, que nos bacheliers ont en mains à leurs examens, je ne trouve, pour le XIX^e et le XX^e siècles, que quatre textes dramatiques : un de Musset, un de Giraudoux et deux de Claudel. C'est peu, c'est trop peu. Mais j'avoue tout de suite que j'ai une part de responsabilité dans cette injustice faite à Melpomène. Elle eût mérité d'être mieux traitée vraiment, ayant tant de choses à nous dire sur chaque époque de la civilisation et révélant plus clairement encore que le roman et la poésie les problèmes, les inquiétudes qui agitent une génération.

Ce lecteur intelligent que nous voulons former lira encore, je l'espère, les chefs-d'œuvre dont l'enseignement n'aura pu lui donner qu'une idée très sommaire. Il lira du Balzac, du Mallarmé, du Verlaine ; mais quand il ira à la librairie, ce sera le plus souvent pour y acheter le dernier Malraux, le dernier Bazin (Hervé), le prix Goncourt, le prix Renaudot. Il fera son choix lui-même plutôt que de s'en remettre à son libraire à la façon de ces snobs qui ne réclament le dernier paru que pour son caractère de nouveauté. Et il se formera de son livre un jugement personnel, quitte à n'être pas d'accord avec les jugements des critiques attitrés du *Figaro*, des *Nouvelles littéraires*, de la *Table ronde*.

Evidemment cela suppose une initiation, et qui la donnerait à ce jeune homme tout près de composer sa bibliothèque sinon son professeur de littérature ? En général, les élèves qui étudient en classe les auteurs du XIX^e siècle sont très impatients d'en

venir aux contemporains. « D'accord, semblent-ils vous dire quand vous leur parlez d'*Adolphe*, d'accord ! Il fallait que nous connaissions ce grand, cet immortel roman d'analyse. Mais, au XX^e siècle, n'a-t-on pas créé des chefs-d'œuvre du même genre ? N'avez-vous pas fait vous-même une allusion au *Bal du Comte d'Orgel*, à *la Porte Etroite* ? Est-ce que vous ne nous parlerez pas de ces romans ? » Si l'on cédait toujours devant ces impatiences et ces curiosités, j'ai l'impression que la plupart des grands noms du XIX^e siècle seraient tus à jamais dans nos classes ou n'auraient tout au plus que la faveur d'une occasionnelle allusion. Que faire alors ?

Je ne rencontre jamais ce trait de la jeunesse de Lamartine faisant, en 1804, deux ans seulement après la publication du *Génie du christianisme*, la découverte de l'Enchanteur grâce à une lecture en classe de son professeur, sans songer à la bienfaisance, à l'enchantement même de ces lectures que l'on fait, au lieu du cours, à ses élèves un jour d'anniversaire, une veille de congé, quelques heures ou une heure même avant le début des vacances. Lecture préparée soigneusement, bien sûr, accompagnée de quelques rapides commentaires. Une fois, c'est une sorte de récital de Guillaume Apollinaire ou de Francis Jammes ; une autre fois, un acte de Giraudoux ou d'Anouilh. Rien n'est aussi plaisant que la lecture animée, jouée, devant une classe, d'une pièce de théâtre, et quel intérêt y prennent les élèves ! Ces lectures, rompant avec la monotonie du cours, peuvent être l'occasion des plus précieuses découvertes. Les élèves — ne nous faisons pas d'illusion — gardent généralement un souvenir plus vivant de leur rencontre avec les auteurs qu'on leur a fait découvrir ainsi que de leur rencontre avec des auteurs longuement étudiés en commun, durant des heures où ils devaient « prendre des notes ». Mais que ces lectures soient variées, pour ménager la possibilité de découvertes plus nombreuses. M'inspirant d'une formule de Gaëtan Picon, je dirais à ce propos : « Qui ne lit que Claudel montre qu'il aime Claudel, mais ne montre pas qu'il aime la littérature et il ne la fera pas aimer. »

Un excellent moyen d'initiation c'est aussi ce que j'appellerai les prolongements donnés à l'étude de telle œuvre, de tel auteur. Digressions prévues, préméditées ; digressions quand même, qui ont toujours de l'agrément. Ainsi, quand on lit les pages de Chateaubriand sur « le vague des passions » et qu'on tâche de faire le diagnostic du mal du siècle, pourquoi ne point parler du spleen baudelairien et de la nausée sartrienne ? Occasion

de lire un ou deux poèmes des *Fleurs du Mal*, une page de la *Nausée* et de donner à connaître ce Roquentin qui a bien des chances de devenir un des types, représentatif comme René, de la nouvelle génération. Les poèmes en prose de *Spleen de Paris* nous conduiront jusqu'à Max Jacob et pourquoi pas jusqu'à Henri Michaux et à ce vaste et passionnant sujet de l'humour dans la littérature moderne ? Et les aspirations sociales des écrivains du XIX^e siècle, ne vont-elles pas nous amener à traiter de l'unanimisme, et même de l'optimisme marxiste d'Aragon, d'Eluard ? Prétextes ? Non. Développements justifiés par la continuité de la pensée, par les renouvellements de la sensibilité et les constantes de l'histoire. Dans de telles perspectives, la littérature est vivante. Et combien il importe que nos étudiants aient toujours cette impression de vie et de durable actualité de ce qui appartient au passé !

Irons-nous jusqu'à faire des études suivies et systématiques d'auteurs contemporains ? Oui, certainement. Tantôt ce sera Ramuz et tantôt Claudel, tantôt Camus et tantôt Malraux, ou tel aspect de la poésie contemporaine, ou les tendances du roman au XX^e siècle, ou la nouvelle, ou l'essai, genre qui a pris aujourd'hui une si grande importance. Mais l'essentiel sera de lire et d'interpréter des textes significatifs, comme les pages de *Temps du Mépris* et de *Terre des Hommes* reproduites dans les *Textes français IV*. C'est par ces lectures commentées, plus efficacement que par des monographies exigeant de nombreuses heures, que nous ferons de nos élèves les convives de la littérature contemporaine. Car enfin elle est extrêmement riche et abonde en chefs-d'œuvre ; elle s'occupe si passionnément de la condition humaine qu'on n'a pas le droit de la laisser ignorer par des jeunes gens qui seront tout à l'heure aux prises avec les problèmes qu'elle agite. Je songe, par exemple, au difficile et angoissant problème de la liberté, que trois pièces au moins dramatisaient au cours de la dernière saison théâtrale : *les Caves du Vatican* d'André Gide ; *Dieu le savait !* d'Armand Salacrou ; *la Neige était sale* de Georges Simenon. Même si nous ne traitons pas avec nos étudiants de ces pièces, il faudrait qu'ils apprennent au moins de quelque manière, par une allusion, par une rapide mention, de quoi est faite l'inquiétude contemporaine et quels sont « les grands appels » de l'homme du XX^e siècle. Simple initiation, simple orientation de lectures qui ne seront plus des lectures dirigées. C'est déjà beaucoup. C'est indispensable.

A cette fin, il sera très utile, en parlant peut-être de Sainte-Beuve, de faire connaître à nos futurs bacheliers les noms des meilleurs critiques contemporains. S'ils ont entendu nommer Albert Thibaudet, Charles Du Bos, Edmond Jaloux, André Rousseaux, René Lalou, Claude-Edmonde Magny, et qui encore ? — Henri Clouard, Albérés, Gabriel Marcel comme critique dramatique, ils sauront à quelles autorités se référer, non pas pour en répéter les jugements, mais pour faire, à l'occasion de leurs lectures, des essais de leur propre jugement. Surtout ils pourront plus aisément, avec l'aide de bons ouvrages critiques, reconstituer un ensemble autour de l'œuvre qui les occupe, sans quoi leur culture générale resterait inefficace et stérile.

Essais du jugement, essais de la sensibilité esthétique : les Anciens offrent, pour cet exercice, une matière admirable ; nos classiques aussi, et la plupart des auteurs du programme. Je dis bien la plupart, car je me ferais moins de scrupule d'avoir omis de parler à mes élèves des Goncourt que d'avoir omis de leur parler de Mauriac. A ces essais donc la littérature vivante me paraît se prêter excellemment. S'il est une vérité dont on se persuade toujours plus au cours des années en enseignant la littérature, c'est qu'il n'est pas d'esthétique qui ne s'accompagne d'une morale, pas de réalisme ou de naturalisme qui ne vise à faire triompher une certaine conception de l'homme en même temps qu'une certaine conception du Beau. Or cette solidarité de l'esthétique et de la morale, et même de la métaphysique, n'a jamais été si évidente, si impressionnante qu'en notre temps. Que l'on pense au surréalisme. Dès lors, en intéressant nos élèves à la littérature contemporaine, nous aurons des chances de les faire réfléchir plus efficacement sur la portée de l'expression artistique et la sorte d'engagement qu'elle comporte. Exprimer, s'exprimer, c'est une chose si grave, pensait Ramuz. Si nos élèves le pensaient aussi après nous avoir entendus parler de Malraux ou de Saint-Exupéry, nous n'aurions pas à regretter d'avoir sacrifié, non ! réservé un peu de temps à l'étude des contemporains.

ERNEST DUTOIT.
